



## Sollers dixit

**Sollers a tout compris**

"C'est en s'embrassant passionnément, et longtemps, qu'on sait si on est d'accord... Une longue demi-heure, tout en se caressant, sinon c'est du chiqué ou du vent."

**Sollers a encore tout compris**

"Je vois vivre mes contemporains, et même mes anciens amis radicaux : ils sont tassés, résignés, sous contrôle. La Société les a eus, ce sont des employés du temps, ils vieillissent sans phrases, et, parmi eux, les jeunes paraissent encore plus vieux que les vieux."

**Sollers exagère**

"Les individus nés après 1968 se divisent en deux catégories : dépression et ressentiment d'un côté ; ignorance et conformisme de l'autre."

que les autres aimeraient lui voir jouer – mais regretter que tout cela ne semble pouvoir advenir que dans les confort de la grande bourgeoisie. Du côté de Lucie et de sa fortune : Bordeaux, les vignes, la terre... Pas franchement la révolution, mais bon.

**La révolution, chez Sollers, se veut contre l'époque** et la complaisance de ses pleurnicheries, son étalage de sexe cheap, quitte à passer parfois pour le vieux ronchon de service. Que l'on ne s'y trompe pas : *L'Eclaircie* est une arme, soit un faux journal intime mué en manifeste et, comme tout manifeste, une déclaration de guerre. Car c'est bien encore à cette guerre du goût que se livre Sollers, soit une guerre de l'être contre la lente désincarnation des êtres qui l'entourent.

Il opposera alors à cette époque désincarnée ces modes d'incarnation suprêmes que sont l'érotisme et la peinture. Son labyrinthe nous mène au cœur d'un corps jouissant, à coups de bifurcations Manet par-ci et de virages Picasso par-là, quand finalement seul le minotaure Sollers aurait suffi. On s'amuse, on le suit, parfois quand même on se perd à force d'un trop-plein de références, et l'on s'ennuie. On le préfère dans les liens qu'il établit entre la femme aimée en secret et le souvenir d'un dérapage incestueux avec sa sœur un jour à Venise, sœur morte depuis et autour de laquelle il écrit les plus belles pages du livre.

Sollers veut écrire sur le bonheur mais ne signe pas des livres heureux. La guerre, qu'on ne la sache, n'est pas un art du repos et encore moins de la sérénité. N'empêche, c'est un art. Et Sollers le pratique avec un panache certain. **Nelly Kapriélian**

*L'Eclaircie* (Gallimard), 234 pages, 17,65 €



## nouvelles du front

Face à une époque désincarnée, **Philippe Sollers** oppose encore et toujours la jouissance des corps et de l'art. Une guerre du goût menée avec panache.

**C**omme on le dit parfois de Patrick Modiano, Philippe Sollers semble écrire toujours le même livre, à des variantes et autres nuances près. Un roman sans histoire mais à multiples tiroirs, une hybridation de la vie amoureuse et de l'art, un mix entre le récit d'échappées belles avec une belle le temps d'un amour (clandestin, forcément) et ses textes critiques de *La Guerre du goût*. Stendhal hier, Manet et Picasso aujourd'hui.

Si Spinoza nous enjoignait de persévérer dans notre être, Sollers s'acharne à persévérer dans son goût. Car aimer, c'est être, et pour l'écrivain, c'est être heureux. Et pour vivre heureux, mieux vaut vivre caché ; non pas se distraire, mais s'extraire – de ces poncifs ambiants qui freinent le bonheur : le nihilisme, l'inculture et, en somme, la médiocrité de la doxa du (faux) bonheur publicitaire,

autorisé par la société. Sauf qu'en littérature le bonheur n'a pas bonne presse. Récemment encore, les histoires d'amour se sont vues déclinées en tragédies majeures, avec personnages féminins sacrifiés sur l'autel du malheur, ne laissant d'elles qu'un vide ou un objet à fétichiser (d'Orhan Pamuk dans *Le Musée de l'innocence* à Jean-Paul Enthoven dans *L'Hypothèse des sentiments*, il s'agit même précisément d'une boucle d'oreille, allez comprendre pourquoi la boucle d'oreille a à ce point la cote...).

Or, Sollers écrit contre un certain fétichisme morbide. La femme a un corps qu'il faut aimer. Il retrouve Lucie en secret dans un appartement parisien du VII<sup>e</sup>. Elle aime l'art et elle a de l'argent. On peut aimer chez l'auteur de *Femmes* ce récit sans cesse renouvelé de la désincrustation de l'être d'une place que la société lui assigne, d'un rôle